

Sous la direction de  
**Éric Charmetant et Estela Torres**

# **L'Église et la cause animale<sup>1</sup>**

**Vers une théologie chrétienne des animaux**



Présentation par  
**Bernard DENIS<sup>2</sup>**

Les chrétiens, spécialement les catholiques, sont encore considérés à ce jour comme assez indifférents à la cause animale. C'est du moins ce qui est affirmé au début de ce livre. Il n'empêche que certains y sont très engagés, comme le montre leur participation à un ensemble de quatre colloques, organisés par les Facultés Loyola Paris et deux associations catholiques de protection animale entre 2021 et 2023. Les communications effectuées lors de ces colloques sont largement à la base de cet ouvrage, qui vise à dessiner les contours d'une théologie chrétienne des animaux. Sous la direction du père Eric Charmetant SJ (facultés Loyola) et de Estela Torres, présidente de la « *Fraternité pour le respect animal* », 18 auteurs militants de la cause animale, universitaires et théologiens, se sont ajoutés à ces derniers pour contribuer à la matière de ce livre. Celui-ci compte 14 chapitres, regroupés en quatre parties, ainsi qu'une post-face. Nous allons tenter, sinon de véritablement résumer, du moins de faire ressortir ce qui nous paraît le plus important dans les idées exprimées au sein de chaque chapitre, à l'intention particulièrement des personnes engagées dans le monde de l'élevage.

---

<sup>1</sup> Editions Facultés Loyola - Paris, mai 2024, ISBN : 978-2-84847-112-9, 396 pages, 24,00 € livre broché.

<sup>2</sup> Professeur honoraire de zootechnie à l'Ecole nationale vétérinaire de Nantes, Président d'honneur de la Société d'Ethnozootchnie, Membre émérite de l'Académie d'agriculture de France.

La première partie est intitulée « **Itinéraires et réflexions de chrétiens engagés** ». Elle est introduite par Jean Gaillard (*voir note 1*), qui affirme que les institutions catholiques sont absentes de la défense des animaux et que le chemin sera encore long pour qu'elles prennent pleinement conscience de la place des animaux dans le dessein de Dieu. Sept auteurs vont ensuite dans le même sens. De surcroît, ils se plaignent que l'Église, non contente d'ignorer les animaux, ignore également leurs défenseurs. Au travers des témoignages personnels apparaissent déjà des thèmes qui seront détaillés dans la suite de l'ouvrage, notamment : l'Homme n'est pas l'unique préoccupation du Dieu créateur car les animaux ont également à lui rendre gloire ; pour qu'ils puissent le faire, il faut qu'ils connaissent les conditions d'une vie épanouie, lesquelles n'existent pas dans les élevages « industriels » ; l'encyclique *Laudato Si* n'approfondit pas la question animale mais elle doit néanmoins être considérée comme un grand pas en avant, etc.

Suivent quelques réflexions de militants de la cause animale. Le père Robert Culat, après avoir souligné l'anthropocentrisme du « *Livre des bénédictions* », qui mentionne les animaux dans la seule mesure où ils servent les intérêts de l'Homme, procède à une critique très sévère de « *l'élevage et la pêche industrielle* », véritables « *industries de souffrance* » qui devraient logiquement conduire au végétarisme, voire au végétalisme. *Youcat*, catéchisme pour les jeunes, affirme que les animaux étant, eux aussi, des créatures sensibles, c'est un péché de les torturer, de les faire souffrir, de les tuer sans raison. R. Culat salue l'utilisation du mot « *péché* », qui va beaucoup plus loin que l'expression « *contraire à la dignité humaine* » du *Catéchisme de l'Église catholique*. Il ajoute : « *La cohérence avec notre foi chrétienne devrait nous amener à condamner fermement et à boycotter les camps de concentration pour animaux que sont devenus les élevages industriels et les abattoirs contemporains* ». La manière dont sont traités ou utilisés les animaux dans le contexte du divertissement et des loisirs fait l'objet d'une critique non moins sévère, la chasse et la corrida étant, comme on s'en doute, particulièrement visées. La corrida bénéficie d'une rubrique supplémentaire dans le cas de l'Espagne, l'autrice qualifiant la position de l'Église dans ce pays de « *silence déchirant* ».

« **L'Église et les animaux : repères historiques** », tel est le titre de la deuxième partie. Elle débute avec un chapitre consacré aux animaux chez St Augustin et St Thomas. St Augustin est l'auteur de la première grande vision chrétienne de l'animal, mais c'est pour développer des arguments contre la métempsychose, qui met à mal la frontière entre l'Homme et l'animal puisque le premier peut se réincarner dans le second. Reprenant une thèse stoïcienne, St Augustin considère que le plan de Dieu exclut tout autre lien que celui d'une domination entre l'Homme et l'animal, ce qui marquera durablement la pensée chrétienne : l'animal vit selon son instinct, son âme est mortelle, il n'ira pas au paradis. De son côté, St Thomas reprend les conceptions d'Aristote et considère que l'Homme appartient au règne animal. Toutefois, en tant qu'animal rationnel, seul capable de délibérer, il demeure à part et surplombe les autres animaux. Seule l'âme rationnelle, dont sont dépourvus ces derniers, est immortelle. Augustin et Thomas sont donc d'accord sur un point : l'animal vit ici-bas et y périt, il n'y a pas de place pour lui, ni au paradis ni en enfer.

Eric Baratay se charge ensuite de traiter des hésitations de l'Église catholique envers les animaux. Il estime qu'à quelques variantes selon les périodes, les positions évoquées avec St Thomas et St Augustin sont restées intangibles jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, les animaux n'étant pas considérés pour eux-mêmes mais pour leurs attributs (l'agneau est symbole du Christ, la colombe de l'Esprit Saint...) et leur capacité à aider l'Homme. La thèse de l'animal-machine, attribuée à Descartes, à laquelle adhèrent beaucoup de clercs, ainsi que le mouvement janséniste, ont fait quasiment abandonner la place et le rôle dévolus à l'animal, le catholicisme se repliant sur une création où l'acteur unique est l'Homme. En dépit d'une montée de critiques – protestantes dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, progressivement catholiques ensuite – on peut considérer que l'animal est franchement effacé dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. La grande majorité du clergé et des pratiquants réguliers demeurera même encore réservée, voire

hostile lorsque les questions écologique et de protection animale émergeront dans les médias à partir des années 1980. Toutefois, le mouvement favorable aux animaux qui avait timidement émergé au XIX<sup>e</sup> siècle reprend de l'ampleur à ce moment-là, se focalisant sur la « *souffrance* » des créatures sensibles que sont les animaux et sur l'idée d'une communauté de destin entre l'Homme et l'animal : ce dernier participe lui aussi à l'histoire divine et bénéficie de la rédemption, voire de la résurrection... L'Église, de plus en plus sensible à la question écologique, évite néanmoins, dans la mesure du possible, d'étendre la réflexion au monde animal mais un glissement important surviendra en 2015 avec l'encyclique *Laudato Si*, à laquelle le chapitre 5 est précisément consacré.

Pour les auteurs, *Laudato Si* est avant tout un appel à l'action humaine, fondé sur la Doctrine sociale de l'Église catholique, qu'il importe de faire évoluer en atténuant l'anthropocentrisme hégémonique qui l'imprègne et en développant un enseignement social écologique guidé par les relations entre Dieu, l'Homme et la terre. Cela dit, l'anthropocentrisme ne peut pas être effacé, du fait que l'Homme est coopérateur de Dieu. Il est dommage que, dans l'encyclique, les animaux n'apparaissent que sous le nom générique de « *clameur de la terre* » et en référence à leur fonction systémique mais ils sont dotés, comme les autres créatures, d'une valeur propre et intrinsèque qu'il convient de respecter. Celle-ci ne se situe évidemment pas au même niveau que la dignité de la personne humaine mais elle empêche au moins de considérer les animaux comme des objets de consommation. Au total, les auteurs estiment, comme cela a déjà été évoqué ailleurs, que l'ouverture aux animaux est encore limitée dans *Laudato Si* mais elle mérite d'être saluée, avec l'espoir que, dans un futur proche, paraisse une encyclique sur l'animal.

La troisième partie aborde la question « **Quel salut pour les animaux ?** ». Nombre de chrétiens aujourd'hui veulent croire que leurs animaux de compagnie partageront avec eux la jouissance du paradis. L'Écriture ne se prononce pas sur ce point mais parle incontestablement d'une alliance cosmique, en Romains 8, 21-22 surtout (« *...Toute la création jusqu'à ce jour gémit en travail d'enfantement...* »), mais également au psaume 36 (« *Yahweh, tu sauves les humains et les bêtes* ») et en Marc 16,15 (« *Allez par le monde entier, proclamez l'évangile à toutes les créatures* »).

Dans la tradition théologique orthodoxe, en dépit de diverses nuances, influences et ajustements dans le temps et l'espace, il est clair que la rédemption opérée par le Christ ne concerne que l'Homme, dont il a assumé la nature. Toutefois, les animaux ont une singularité et une dignité propres, découlant du nom que l'Homme donne à chacun d'eux, et on ne peut contrer l'espoir qu'eux aussi puissent participer à un avenir dans lequel il y aura « *de nouveaux cieux et une nouvelle terre* ».

Même si Luther, Calvin et d'autres auteurs étaient plutôt séduits par l'idée d'une terre renouvelée et restaurée qui laisse place aux créatures non humaines, le salut des animaux a peu intéressé la théologie protestante moderne. Un incontestable regain d'intérêt se fait néanmoins jour en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle. Est notamment débattue la question de savoir si c'est la croyance en leur salut qui incite à bien traiter les animaux. L'auteur du chapitre, David Clough, croit en la rédemption des animaux et pense qu'elle incite au moins à éviter de tuer ou infliger des souffrances inutiles aux animaux, en réduisant sa consommation de viande, voire en y renonçant.

Les perspectives de la théologie catholique sont abordées à leur tour. Les auteurs se réfèrent d'entrée au paragraphe 243 de *Laudato Si*, qui affirme : « *La vie éternelle sera un émerveillement partagé, où chaque créature, transformée d'une manière lumineuse, occupera sa place* ». Ils estiment que le magistère, très silencieux tout au long de l'histoire du Christianisme sur ce sujet, va être obligé maintenant de le travailler et d'apprécier si ce que nous faisons aux « *animaux non humains* » est cohérent avec leur destin eschatologique. Vatican II avait déjà rompu avec 1900 ans de pensée magistérielles en évoquant une « *eschatologie cosmique* » dans laquelle le « *monde entier* » est mentionné mais l'analyse n'avait guère été poussée par crainte de la pensée de Teilhard de Chardin et

de celle d'Henri de Lubac. C'est donc bien le pape François qui, dans *Laudato Si*, s'est engagé le premier sur le thème du statut de la création dans les fins dernières : chaque créature a un destin dans le Christ et elle participera à sa manière à la transfiguration du Cosmos. Un certain nombre de témoignages catholiques contemporains sont rapportés dans ce chapitre. Ils ne vont pas toujours dans le même sens : par exemple, inclure les créatures non humaines dans le récit du Salut peut ne générer aucune recommandation spécifique pour la conduite humaine ou, au contraire, donner lieu à des suggestions très spécifiques comme l'abandon de la consommation de viande. Il reste toutefois que, notre condition actuelle étant marquée par la finitude et la chute, « *les idéaux eschatologiques, y compris le traitement idéal des animaux, ne sont pas pleinement réalisables* », ce qui ne doit pas nous empêcher de les décrire. Les auteurs terminent en soulignant que la dignité des êtres humains et celle des animaux ne sont pas en concurrence. Dieu crée des créatures avec des natures diverses pour des buts divers, chacune d'entre elles contribuant, de manière mutuellement irremplaçable, à la plénitude ultime de la création.

La quatrième partie est intitulée « **Quelle éthique envers les animaux** ». Elle commence par une présentation sévère, écrite par David Clough, de la manière dont les humains utilisent les animaux, dans les secteurs : alimentation, textiles, travail, recherche, sport et divertissement, compagnie, impacts sur la faune sauvage. Les conclusions sont : « *... les chrétiens peuvent tous s'orienter vers un régime alimentaire à base de plantes (afin de contribuer à) réduire la souffrance des animaux d'élevage, à améliorer la santé humaine, la sécurité alimentaire et hydrique, à réduire les émissions de carbone, à réduire la pollution et à réduire la perte d'habitats entraînant l'extinction d'animaux sauvages* ».

Le père Eric Charmetant s'efforce ensuite de proposer un chemin permettant de s'ouvrir à l'altérité des animaux et à la valeur de leurs vies, puis d'indiquer une voie de dépassement des écueils dans lesquels sont enfermés les débats pour la cause animale. Si la capacité des animaux à délibérer demeure une hypothèse, il reste qu'ils disposent d'une large palette d'activités, tant au niveau de l'« *intelligence* » que de l'affectivité. Il en découle la nécessité de s'interroger sur « *Quelle éthique animale aujourd'hui ?* ». Anathémiser l'adversaire, comme le fait Peter Singer, n'est pas une bonne solution car les qualificatifs infamants du genre « *spéciste* », « *anthropocentriste* » suscitent en retour « *animaliste* », « *antihumaniste* » et interdisent de réaliser qu'il peut y avoir un anthropocentrisme, un humanisme ou un animalisme légitimes. L'auteur pense qu'une solution se situe du côté du rapprochement entre l'éthique animale et l'éthique environnementale. Intégré à l'écosystème, l'Homme sera en effet sensible à préserver l'intégrité, la stabilité et la beauté de la communauté biotique globale, tout en veillant en priorité aux intérêts de la communauté humaine. Puisque « *manger* » et « *être mangé* » sont largement présents dans les équilibres écologiques, la prédation exercée par l'Homme est respectable, à la condition qu'elle soit mesurée. La rapprocher de l'éthique environnementale confère à l'éthique animale le caractère d'une « *éthique du lien* », qui fait prendre conscience de l'existence d'une fraternité concrète entre tous les vivants. Cela dit, en attendant que cette façon de voir se concrétise dans la vie de chaque jour, il est évidemment nécessaire de réagir aux injustices faites aux animaux.

Au chapitre 12, John Berkman se propose de développer une « *étho-théologie morale* ». Se référant lui aussi à *Laudato Si*, il rappelle que le pape François a parlé des animaux d'une manière remarquablement trinitaire : Dieu le Père aime les animaux pour qu'ils existent et prend tendrement soin d'eux, Jésus les guide vers leur foyer céleste, le Saint Esprit habite dans chaque animal. Chaque espèce a une finalité et il convient de la maintenir dans un environnement propice à son épanouissement. Il en va de même de chaque animal individuel. S'il était nécessaire de s'en convaincre, il suffirait de penser à l'évolution des connaissances sur les capacités émotionnelles, morales et intellectuelles des animaux. La théologie morale catholique se doit dorénavant d'en tenir compte pour que soit vraiment authentique la vision catholique du monde. L'auteur prend alors l'exemple du Sanglier (c'est-à-dire du Porc), du

Chimpanzé et du Chien pour concrétiser ses propos. A propos du Porc, l'élevage « *industriel* », vilipendé de nombreuses fois au long de l'ouvrage est littéralement « *exécuté* » ici : « *Dans l'élevage industriel, le bien-être des animaux n'a aucune importance, il s'agit entièrement d'élever des animaux de manière à maximiser les profits (...) La cruauté envers les animaux est donc un élément essentiel de l'élevage industriel (...) Acheter des produits animaux issus de ces élevages correspond à ce que la théologie morale catholique appelle traditionnellement la 'coopération formelle avec le mal'* ». L'essentiel de ce qui est dit des chimpanzés peut se résumer par « *ils sont capables de favoriser clairement et définitivement le bien commun de la communauté* ». Quant aux chiens et, plus largement, les animaux familiers, John Berkman salue leur fonction de compagnons de l'Homme car ils sont peut-être « *le meilleur moyen de sensibiliser les êtres humains à la merveille et à la gloire des autres créatures de Dieu* ». Il souligne aussi l'intérêt réciproque de la domestication car le Chien a été un agent à part entière de la « *domestication de l'Homme* », ce qui n'a pas empêché ce dernier de parfois le maltraiter. *In fine*, l'auteur reconnaît qu'il n'est pas simple, en dehors des animaux familiers, de savoir comment aimer les créatures de Dieu : au moins faut-il considérer la création de Dieu comme fondamentalement bonne et développer une réaction d'émerveillement et de convivialité à la rencontre de ces dernières. (Voir note 2)

Le père Didier Luciani rappelle qu'aborder l'élevage sous l'angle éthique est récent, lié à son « *industrialisation* ». Il n'empêche que la Bible est susceptible, d'une manière générale, à la fois d'éclairer et soutenir chacune des activités et des choix des humains tout en dénonçant les perversions et les impasses. Il va s'efforcer de le montrer au chapitre 17, intitulé « *Les animaux d'élevage dans la bible hébraïque* ». Ils y sont beaucoup présents et il est possible, en « *pâturant librement* » dans les textes - selon l'expression même de l'auteur- de leur attribuer diverses qualifications. Ainsi, la métaphore du berger dit à la fois la relation étroite entre le berger et ses animaux, et quelque chose du rapport à la transcendance. L'auteur remarque que la mise à mort est peu évoquée à propos de l'élevage mais elle en est bien une composante. Le lieu par excellence de la mise à mort est le sacrifice, qui est longuement analysé. La destruction du Temple en 70 l'a en principe supprimé mais l'abattage des animaux d'élevage perdure. Didier Luciani termine en faisant remarquer que, voir dans le sacrifice la seule mort de l'animal ne permet pas de comprendre comment, en choisissant le meilleur individu pour l'offrir à Dieu, l'Homme rendait un culte à celui-ci. C'est pourtant là l'essentiel.

Le chapitre 14, intitulé « *Une évaluation éthique chrétienne de l'élevage des animaux* », est le dernier de l'ouvrage. Il émane de David Clough, qui se propose d'abord, avec un regard chrétien, d'examiner l'éthique de la mort des animaux de boucherie, puis d'évaluer l'éthique de l'élevage moderne. Il rappelle que l'autorisation de consommer de la viande émanant de l'alliance noachique est provisoire puisque, dans les visions prophétiques d'un futur règne de Dieu où la paix sera restaurée, il y aura un retour à l'Eden. En attendant, « *il ne semble pas y avoir d'autre alternative pour les créatures que de s'entre-tuer pour vivre au jour le jour* ». Néanmoins, même si elle a été acceptée pendant la majeure partie de l'histoire du christianisme et le demeure, la consommation de viande a été controversée au sein des premières communautés chrétiennes, et le monachisme l'a plus ou moins proscrite. Aujourd'hui, beaucoup d'humains ont la possibilité de se nourrir sainement avec une alimentation sans produits animaux : ils devraient logiquement opter pour le véganisme car le Catéchisme de l'Église catholique prescrit de ne pas faire souffrir inutilement les animaux et ne pas gaspiller inutilement leurs vies. Or, pour eux, les animaux de boucherie sont devenus inutiles ... David Clough revient ensuite, comme il l'a fait dans un précédent chapitre, sur le contexte moderne de l'utilisation des animaux pour l'alimentation et ses conséquences, lequel qui rend impératif une réduction de la consommation des produits animaux. Il estime que les Églises chrétiennes, ainsi que les chrétiens, individuellement, devraient relever le défi. Comme il est toutefois probable que réduire la consommation ne supprimera pas de sitôt l'élevage à des fins alimentaires, il est nécessaire d'envisager une éthique chrétienne du bien-être des animaux d'élevage. L'expérience britannique du CEFAW (*Christian Ethics of Farm Animals Welfare*) montrant que de nombreux animaux sont élevés dans des systèmes qui ne leur permettent pas de s'épanouir, il

convient que les chrétiens s'intéressent à la relation entre leurs engagements religieux et la manière dont les animaux sont élevés, puis repensent leurs pratiques en conséquence. Soutenir les changements qui visent à réduire la consommation d'animaux et ceux qui améliorent le bien-être sont les priorités de l'action qui permettent aux chrétiens de relier leurs pratiques quotidiennes à « *leur croyance en Dieu, créateur et soutien de toutes les créatures* ».

Une post-face est rédigée par Mgr Jean-Pierre Vuillemin, évêque du Mans, ancien accompagnateur du pôle *Écologie et Société* à la conférence des évêques de France. Il salue le beau travail de réflexion qui a conduit au présent ouvrage et remercie celles et ceux qui ne cessent d'encourager l'Église et ses membres à « *promouvoir une sage pensée et attitude vis-à-vis du monde animal* ». Il reprend un certain nombre de thèmes importants qui ont été traités par différents auteurs et remarque qu'il existe différents points de vue chez les défenseurs de la cause animale, y compris dans les religions, d'où la nécessité de poursuivre le travail de conversion des esprits et des cœurs qui conduira à la fraternité universelle.

« *L'Église et la cause animale. Vers une théologie chrétienne des animaux* » est un très gros travail, qu'il convient de saluer chaleureusement. Il ne présente pas ce qu'est l'« *éthique chrétienne des animaux* » mais ouvre à grande échelle, ce qui est une première en France, les débats sur le sujet. La discussion existe déjà entre les 18 auteurs de l'ouvrage, et nul doute que des réactions se feront jour dans le monde de l'élevage à propos des chapitres dans lesquels le militantisme s'exprime. Notre but était de présenter le mieux possible l'ouvrage et non pas d'ouvrir la discussion : nous ne le ferons donc pas ici. Soulignons seulement qu'il est une catégorie de personnes qui est absente de l'exposé : les éleveurs représentatifs de ce qu'est l'élevage aujourd'hui ! Ceux qui sont chrétiens ont à coup sûr quelque chose à dire sur la manière dont ils voient leurs pratiques quotidiennes, sans guère songer à les relier à ce que sera le retour à l'Eden primitif. Peut-être pensent-ils aussi que traiter de l'éthique de l'animal en lui-même, comme on le fait pour l'Homme, se compliquerait singulièrement si le sujet était replacé dans le cadre général de l'éthique de l'élevage.

Note 1 – Récemment décédé, Jean Gaillard, président de l'association « *Notre Dame de toute pitié* » était engagé dans l'organisation des colloques à l'origine du présent ouvrage. Nous avons eu l'occasion de le rencontrer chez Jean Domec (dont se souviennent beaucoup d'adhérents de la Société d'Ethnozootechnie). Il est l'auteur d'un livre intitulé « *Les animaux nos humbles frères* », préfacé par Gustave Thibon et publié en 1986, qui fut le premier ouvrage à avoir retenu notre attention lorsque nous avons commencé de nous intéresser aux aspects théologiques de l'éthique animale. Rappelons que le hors-série n°2 de la revue *Ethnozootechnie*, paru en 2001, dont nous sommes l'auteur, s'intitule « *L'animal et l'éthique en élevage* » et contient un chapitre théologique.

Note 2 – John Berkman ne parle jamais d'« *animaux* » tout court mais toujours d'« *animaux non humains* ». L'habitude est également très ancrée chez ses confrères britanniques, auteurs d'autres communications dans cet ouvrage. Elle l'est beaucoup moins chez les francophones. Si l'expression se justifie biologiquement, il est probablement plus difficile, mais peut-être pas impossible, de le faire théologiquement. A notre avis, c'est de toute manière une maladresse de l'utiliser en français car elle équivaut, dans l'esprit de beaucoup de personnes concernées par l'élevage, à une signature animaliste, qui renvoie à Peter Singer et rendra très difficile l'instauration d'un dialogue.

**Texte à paraître dans la revue « *Ethnozootechnie* », reproduit avec l'aimable autorisation de la Société d'Ethnozootechnie.**

\*\*\*